

Notes de lectures de Georges Leroy

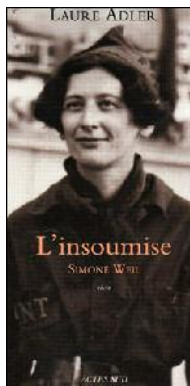
Décembre/2 - 2008



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

L'insoumise



Laure Adler

Éditions Actes Sud, 272 p, 20 €

L'auteur a découvert, adolescente, la pensée de Simone Weil en lisant « La Pesanteur et la Grâce ». Pour beaucoup ce livre peut être comme une boussole du marin au milieu de la mer déchaînée. Ce livre est un plaidoyer pour « l'intellectuel(le) », qui consacre sa vie à repenser le monde, à changer l'ordre établi. Avec sobriété, l'auteur décrypte cette mécanique humaine et spirituelle prodigieuse qui s'est déployée durant une vie trop brève (1909-1943). De ce portrait à rebours – on part de la mort de Simone Weil, souffrant de tuberculose et d'anorexie, pour remonter à sa jeunesse militante – ressort l'image d'une femme en quête d'absolu, ivre d'humanité, qui croit à la primauté du bien. Une intellectuelle, à la plume enchantée, qui cherche à

chaque instant à embrasser le monde dans son ensemble, à lier tous ses éléments, mais sans jamais déboucher sur une pensée unique et totalitaire. Une femme d'action, qui, pour éprouver la condition humaine, s'engage comme ouvrière en usine, puis dans une exploitation agricole. Une résistante qui participe à la guerre d'Espagne puis vient rejoindre le général de Gaulle à Londres. Le monde économique et matérialiste dans lequel nous vivons elle en avait déjà eu la vision et le rejetait.

La biographe ne minimise pas ses contradictions: son désir de souffrance qui se manifeste dans son anorexie chronique; son rapport plus qu'ambigu à la judaïté; elle embrasse le christianisme et ne cesse de pourfendre l'Ancien Testament; son pacifisme au moment des accords de Munich – une erreur quelle portera comme un fardeau jusqu'à sa mort. Mais la journaliste met à l'actif de la philosophie ses analyses visionnaires sur la montée du nazisme et les travers du communisme; son amour de la vie, de la beauté, de l'art; et surtout son sens du concret lorsqu'il s'agit de réformer la société. Ses contradictions font sa force. Et son insoumission, sa grandeur. Sa quête de vérité est belle parce qu'elle est humaine et un peu folle. Les génies doivent être un peu fous pour combattre la folie ordinaire des hommes. Une femme

d'une intelligence incomparable et aux convictions sans faille. Mais surtout ce qui caractérise cette femme, c'est son amour pour l'autre. Un portrait sobre et affûté de la grande Simone.

L'histoire d'une famille



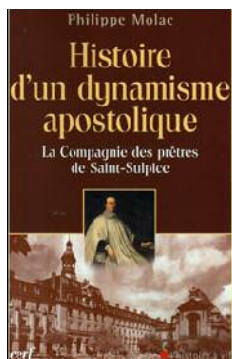
Stéphane Joseph Piat

Téqui, 340 p, 24 €

À l'heure de la béatification (le 19 octobre, journée mondiale des missions) de ce second couple par l'Église, les éditions Téqui publie le livre du Père Piat. Il retrace le destin exceptionnel de la famille Martin. Tous les documents connus ont servi à peindre ce tableau simple et concret d'une famille exemplaire, celle des époux Louis et Zélie Martin et de leurs cinq filles, dont sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face. On saisit mieux l'ambiance et la vie du foyer incomparable où s'épanouit sainte Thérèse de Lisieux. Une école de sainteté est

apportée par le Révérend Père Piat. Un livre pour tous les éducateurs et tous les couples. Car le but de l'éducation est bien de « faire » des saints.

Histoire d'un dynamisme apostolique



★★★★☆

Philippe Molac

Le Cerf, 250 p, 25 €

La Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice est une société de prêtres diocésains réunis pour remplir un service dans l'Église inspirée par une forte tradition spirituelle. Si, selon les lieux et les circonstances, ces prêtres partagent souvent les multiples tâches de l'ensemble du clergé, la Compagnie voit, depuis ses débuts, sa vocation propre dans le service du clergé. Sa fondation (1645) s'identifie à celle du Séminaire Saint-Sulpice, à Paris, par Jean-Jacques Olier (1608-1657). Canoniquement, la compagnie est une société de vie apostolique catholique. Et elle est nommée en l'honneur de Sulpice le Pieux. Elle a toujours donné la priorité à la formation des futurs prêtres. Elle a été amenée à prendre en charge peu à peu un nombre important de séminaires en France, puis s'est implantée au Canada, aux États-Unis, en Extrême-Orient, en Afrique et en Amérique latine. Son service des prêtres revêt de multiples formes, en réponse aux besoins perçus et aux appels exprimés.

L'origine de la Compagnie est intimement liée au grand mouvement d'évangélisation et de rénovation chrétienne qui s'est développé en

France au XVII^e siècle. En effet, le concile de Trente avait prescrit la création de séminaires pour une meilleure formation du clergé de la réforme catholique. La Compagnie se réclame d'un grand courant spirituel dont les principaux représentants furent le Cardinal de Bérulle, le Père de Condren, Monsieur Vincent, saint Jean Eude et Jean-Jacques Olier. Il est d'usage de le désigner sous le nom d'École française de spiritualité. Un livre à méditer en ces temps de nouvelle évangélisation !

La machine à assassiner



★★★★☆

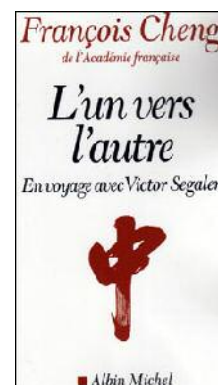
Gaston Leroux

Le serpent à plumes, 284 p, 8 €

La peur s'est à nouveau abattue sur Paris ! Une étrange créature sème l'effroi en l'île Saint-Louis, dans le sillage de Bénédict Masson que ses terribles méfaits menèrent – malgré ses véhéments cris d'innocence – à la guillotine. Sur les pas du meurtrier, celle que l'on ne tarde pas à surnommer dans la ville « la machine à assassiner » va irrésistiblement nous entraîner dans le sillon vermillon qu'a tracé la poupée sanglante. Car si elle est muette, la créature ne s'en exprime pas moins avec l'écriture du... guillotiné ! Les mêmes lieux, les mêmes morts rejaillissent, et le mystère ne se dissipera que grâce au magistral génie romanesque de Gaston Leroux (1868-1927). Au-delà des personnages tels que Rouletabille ou Chéri-Bibi, Gaston Leroux livre ici l'un de ses chefs-d'œuvre, qui fait suite à *La Poupée sanglante*, tous deux

scandaleusement oubliés. Un très bon livre de détente.

L'un vers l'autre



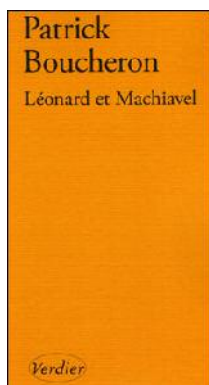
★★★★☆

François Cheng

Albin Michel, 182 p, 14,5 €

Depuis longtemps, François Cheng est habité par l'errance orientale de Victor Segalen, étrangement semblable à son propre périple occidental. L'un venu de Chine vers le bout de l'Occident. L'autre parti du Finistère pour finir sa vie dans une forêt bretonne. C'est même par le cycle chinois de l'œuvre de Segalen, lui aussi poète, romancier et critique d'art, que Cheng a d'abord visité de façon imaginaire une Chine qu'il avait quittée jeune. Au début des années 1970, François Cheng donna des cours particuliers de chinois à Laure Segalen, la petite-fille qui fit découvrir son grand-père. L'académicien dit ici l'intime proximité spirituelle qui le relie à Victor Segalen. Comme lui, la surface ne l'intéresse pas : il est allé voir « ailleurs » pour mieux voir au-dedans. Non pour se fuir mais pour se chercher. Les deux écrivains cherchent le mystère de l'être. L'étrange composé du « moi » qui ne se révèle bien que face à l'altérité, face à l'étrangeté, face aux forces du « souffle primordial » ? Les deux poètes « exotes », selon l'expression de Segalen, proposent une trajectoire croisée qui voit la meilleure part des deux traditions s'amalgamer en un trésor unique, donnant naissance à une parole qui ouvre sur l'universel. Voyage et découverte de deux poètes en quête d'absolu.

Léonard et Machiavel



★★★★☆

Patrick Boucheron

Verdier, 160 p, 12 €

Urbino, en juin 1502, au Palais ducal. Ils sont trois. Ce pourrait être du théâtre ou un roman. C'est de l'histoire. César Borgia, 27 ans, nouveau maître d'Urbino, dit « le Valentinien », un astre nouveau et prometteur de la politique italienne. Niccolò Machiavelli (Machiavel), 33 ans, secrétaire de chancellerie au service de la république de Florence, futur auteur du Léonard de Vinci, 50 ans, artiste parmi les plus reconnus et nouvel « ingénieur ducal » auprès de César Borgia. Trois hommes donc, en tous points dissemblables et cependant contemporains, acteurs ou témoins de l'invraisemblable chambardement de leur temps. Borgia cherche comment asseoir son pouvoir; Machiavel, lui, est chargé par ses patriciens florentins d'observer cet animal politique de près; enfin, Vinci est là parce qu'il a trouvé en la personne de Borgia son nouveau mécène. Commence, avec cette rencontre, ce livre dont l'auteur est historien du XVe siècle, spécialiste de la Renaissance italienne et auteur d'une thèse sur l'urbanisme et les pouvoirs princiers à Milan au XVe siècle.

Oublions Borgia, prince qui ne tiendra pas ses promesses. Regardons un peu mieux les deux autres. Si une génération les sépare, les temps qu'ils traversent sont les mêmes. Avec les guerres d'Italie, engagées en 1494 par

les Français, quelque chose s'est rompu. Des rêves se sont écroulés. Le temps s'est mis à galoper. Machiavel surtout l'a compris: faire autrement de la politique est le meilleur moyen de survivre à la défaite et d'inventer le monde qui vient.

Que Léonard de Vinci et Machiavel se soient rencontrés ne fait pas de doute. Ils en eurent maintes fois l'occasion, notamment à Urbino (1502), puis en Toscane, avec l'extravagant projet de détournement de l'Arno (1503), puis à Florence, lorsque Vinci entreprend de peindre au Palazzo Vecchio la bataille d'Anghiari (1504). Seulement, nous n'en savons pas davantage. Il n'y a pas de preuves matérielles de leurs échanges. Aucun des deux n'a mentionné l'autre dans ses écrits. Et pourtant, leurs deux existences semblent se répondre, quelquefois s'appeler, marcher côte à côte. Est-ce assez pour engager le rêve ou l'écriture d'un livre d'histoire? A la lecture il apparaît que oui. L'historien s'en tient à ce que disent les documents. Comme s'il restaurait une fresque. Il interroge le silence.

Le libraire d'Amsterdam



★★★★☆

Amineh Pakravan

Nouveau monde, 320 p, 19 €

Troyes, Paris, Amsterdam, Anvers, Lyon... Au gré de ses souvenirs, Guillaume Pradel, libraire et cartographe, nous fait voyager de ville en ville, au temps des guerres de religions. Retraçant la vie de son père et celle de son grand-père, libraires-ty-

pographes eux aussi, il évoque les difficultés des deux hommes, leurs haines réciproques, leur foi, l'un catholique, l'autre devenu protestant. Le milieu des imprimeurs n'est pas tendre, le travail est dur, les rivalités grandes et l'on déplaît si vite au roi que le métier est dangereux. Pourtant, malgré une histoire et une enfance mouvementée, en ces temps dits « modernes », Guillaume choisira cette voie. Passionné d'astronomie, fasciné par les progrès des sciences et des techniques, ami des humanistes et du savoir, il rencontre les grands astronomes de son époque et le cours de sa vie en est bouleversé. Animé par une soif inextinguible de connaissance, il trouve dans son ami Jean des Sept Écluses, marin et marchand à l'esprit aventurier, son alter ego. Ensemble, ils décident de partir à bord d'une caravelle pour le Nouveau Monde. Pour son premier roman, l'auteur écrit une ode à la découverte, au pouvoir de la connaissance et au voyage.

Mort d'un jardinier



★★★★☆

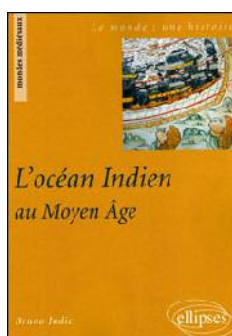
Lucien Suel

La Table ronde, 176 p, 17 €

« Tu récoltes ce que tu as semé, tu commences par le rouge et le vert, premiers radis, premières laitues, gotte jaune d'or ou reine de mai, d'abord des feuilles tendres comme du papier de soie, presque transparentes puis qui bouclent comme des oreilles, d'un vert moyen qui s'approfondit encore à l'extérieur alors que le cœur

de la salade enfile et blanchit, un cœur qu'on peut arracher aussitôt avec les dents et croquer naturellement dans le jardin en l'assaisonnant avec une tige de jeune échalote, tu t'accroupis devant les cosses de petits pois à disputer aux ramiers, tu passes une matinée à arracher et préparer les poireaux repiqués l'an passé en juillet qui ont poussé à travers l'hiver... » Le narrateur de ce roman s'adresse à un homme au travail dans l'espace clos de son jardin. Un accident cardiaque frappe le jardinier. Dès lors, un flot traverse sa conscience. Images, sons, odeurs, souvenirs, réminiscences littéraires et musicales, sensations, visions se succèdent et s'entremêlent tandis qu'il s'éloigne, au fil du temps et des mots, des êtres qu'il a aimés. Et qu'il rejoint d'autres êtres aimés. Un livre plein de poésie et de simplicité. Rafraîchissant.

L'océan indien au Moyen Âge



★★★★☆

Bruno Judic

Ellipses, 150 p, 14,5 €

Les pays riverains de l'Océan Indien ont une histoire millénaire mais c'est souvent l'actualité qui met en relief les mouvements chaotiques de leur histoire la plus récente. N'y a-t-il pas cependant une période intermédiaire, un « Moyen Âge » de ces pays et de leur espace océanique parfois comparé à la Méditerranée? Bien sûr, ce Moyen Âge de l'Océan Indien doit être défini à partir de tournants historiques propres à cet espace: diffusion de nouvelles religions –hindouisme et bouddhisme en Asie du Sud-Est,

christianisme en Éthiopie, islam –; émergence de nouvelles formes d'État ou de l'État tout simplement; ouvertures de routes maritimes etc. Ces différents phénomènes sont abordés à partir d'une réflexion sur les cartes, carte de l'Océan Indien dans son ensemble, carte de l'Asie du Sud-Est et du golfe du Bengale, carte de la mer d'Oman et du golfe Persique, carte de l'Afrique orientale et du sud-ouest de cet océan... ainsi l'histoire et la géographie se rejoignent.

Liturgie et personnalité



★★★★☆

Dietrich von Hildebrand

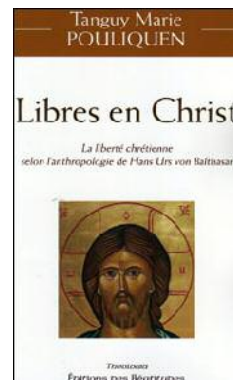
Ad Solem, 160 p, 20 €

D'aucuns deviennent catholique en découvrant l'Église à travers la liturgie. La forme extraordinaire du rite romain peut faciliter cette adhésion en faisant « toucher » l'Église. Le Christ est là, hic et nunc, dans une présence d'éternité dont la liturgie est l'écrin, mais cette présence est donnée à travers l'épaisseur du temps, rendant chacun contemporains de tous les croyants précédents. La liturgie peut apparaître comme une épiphanie de l'Église, et en même temps comme le véritable « milieu humain », l'espace où l'homme est progressivement conformé à son Créateur, le Christ, devant lequel un jour il sera face à face. Liturgie et personnalité: autrement dit, esprit qui prend corps dans la liturgie, façonnage spirituel de l'homme qui vit dans cet esprit, et personnalité que, par conséquent, il y acquiert –constitue l'un

des thèmes les plus vastes qui soient. C'est l'esprit du Dieu fait homme qui nous parle dans la liturgie: son étude complète devrait donc inclure celle du développement de la personnalité, analyser l'essence tant de la liturgie que de la personnalité. Telle est l'une des visions qu'offre ce livre de Dietrich von Hildebrand (1889-1977).

Rappelons que l'auteur est considéré comme l'un des plus grands théologiens laïcs du XXe siècle. Opposant au régime nazi, il trouva refuge aux États-Unis, après des séjours à Fribourg, en Suisse et à Toulouse. C'est à l'université jésuite de Fordham, à New York, qu'il approfondit une philosophie centrée sur la notion de personne, qui forme la matière d'une douzaine de livres. De sa vie et de son œuvre, le cardinal Ratzinger a pu écrire: « Je suis personnellement convaincu que le jour où, l'histoire intellectuelle de l'Église catholique du XXe siècle sera écrite, le nom de Dietrich von Hildebrand occupera une place éminente parmi les grandes figures de notre temps. »

Libres en Christ



★★★★☆

Tanguy-Marie Pouliquen

Ed des Béatitudes, 358 p, 24,5 €

La pensée de Urs von Balthasar est une pensée organique, au sein de laquelle le passage par la philosophie est nécessaire. Imprégné des Pères de l'Église et de la théologie médiévale, mais aussi de la philosophie idéaliste allemande avec une coloration hégélienne sensible, Balthasar prend des

distances avec une théologie qui oppose la foi révélée à la raison (celle de Karl Barth, avec lequel il maintiendra un long débat). Mais plus profondément, c'est Goethe et son esthétique qu'il choisit, contre Kant et ses catégories.

Pour Urs von Balthasar, l'histoire des rapports entre philosophie et théologie passe par quatre moments: (1) La Grèce, en quête de sagesse et de vérité dans une figure achevée; (2) La patristique qui intègre la philosophie grecque en la faisant exploser dans la Révélation et la transcendance; (3) La philosophie médiévale, notamment la scolastique de Thomas d'Aquin, où s'épanouit l'idée de la capacité humaine à atteindre naturellement le divin (avec les risques de chosification de la grâce divine qui mèneront à la réaction protestante); (4) le moment moderne qui se divise en deux courants philosophiques avec lesquels la théologie doit s'intégrer: l'un qu'il nomme la « médiation antique » et qui cherche à retrouver l'éclat de l'être et à reprendre à son compte la métaphysique ancienne (et qui s'accomplit notamment chez Heidegger); l'autre « le tournant vers l'esprit », amorcé avec Descartes qui mènera à l'idéalisme allemand et au positivisme. La théologie épouse chacun de ses moments, en cherchant tantôt l'articulation organique, tantôt la revendication confessionnelle.

Ce livre, résultat d'une thèse de doctorat soutenue en 2007 à Rome, vise à présenter l'anthropologie chrétienne du théologien Hans Urs von Balthasar. Son analyse de l'analogie de l'être, appuyée non sur une approche logique, mais d'abord sur la liberté qui conditionne l'amour au sein de Dieu et dans le rapport entre Dieu et la créature, l'inscrit dans la lignée des métaphysiciens spiritualistes. De ce point de vue, la pensée de Urs von Balthasar est un équilibre réussi entre la métaphysique ancienne et médiévale, et la phénoménologie contemporaine. Ici il cherche particulièrement à montrer que l'accomplissement de la liberté hu-

main se trouve dans la relation au Christ, perspective qui permet de répondre aux impasses concernant la conception contemporaine (moderne et post-moderne) de la liberté. Le titre « Libre en Christ » cherche à mettre en valeur que tout être humain ne se trouve lui-même que dans une relation d'inclusion, d'incorporation à la personne du Sauveur. Il n'y a donc pas à choisir le Christ ou la liberté mais à ne jamais les dissocier. Soyez des femmes et des hommes libres ! Mais rappelez-vous: la liberté humaine est une liberté marquée par le péché. Elle a besoin elle aussi d'être libérée. Christ en est le libérateur, Lui qui « nous a libérés pour que nous soyons vraiment libres » (Ga 5, 1). Défendez votre liberté !

La passion de la presse



★★★★☆

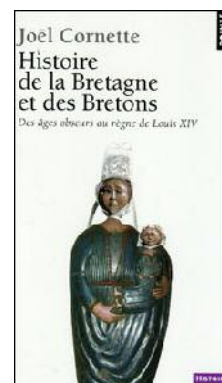
Jean Miot

Le Rocher, 320 p, 20 €

L'actuel président de la république a convoqué les États généraux de la presse, il y a peu. Cet ouvrage vient donc à point nommé. Il se veut la « Chanson de geste » du métier de journaliste. Il raconte autrement la passion de la presse, à travers les personnages qui l'ont faite ou dé faite, les grands événements qui l'ont bouleversée, les anecdotes tragiques ou savoureuses, les combats pour sa liberté « sans cesse menacée »... De Gutenberg et Théophraste Renaudot, le père de la Gazette (le premier journal périodique fondé en 1631) à l'émergence du « quatrième pouvoir » jusqu'à la « révolution internet », il re-

trace l'histoire de cet indispensable média, garde-fou et poil à gratter tout à la fois. Ce livre tente aussi d'analyser les causes de la croissante désaffection du lecteur pour la presse quotidienne et d'inventorier les responsabilités: celle des patrons, des syndicats et des journalistes. À l'heure où le journal électronique vient remplacer l'imprimé, la crise de la presse est-elle inévitable et inéluctable? Optimiste, l'auteur pense que Gutenberg n'est pas mort. La presse sera pérenne à condition qu'elle invente le nouveau paradigme qui la sauvera...

Histoire de la Bretagne



★★★★☆

Joël Cornette

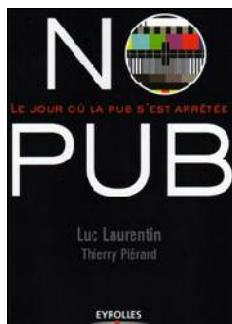
Points Seuil

1 234 pages, 23 € (2 tomes)

Devenue française en 1532, la Bretagne, comme toutes les provinces, n'a jamais cessé d'être elle-même. Son identité s'impose, par-delà les lieux communs, de la « Celtie » idéalisée des druides et des chevaliers du Graal jusqu'à Bécassine. Dans ce livre-somme, Joël Cornette, breton et historien, retrace l'aventure mouvementée d'un territoire singulier, depuis ses plus lointaines origines jusqu'à l'aube du XXI^e siècle. Voici donc la Bretagne restituée « en majesté »: des menhirs de Carnac à la fin du XX^e siècle, en passant par les effervescences de 1789; de l'ère viking à la « révolution verte » de l'agriculture (Dorgère); de la grande à la petite histoire, avec la foule des Bretons anonymes mais aussi les personnages

illustres, les ruptures fondatrices comme les révolutions silencieuses, vécues au quotidien. Cornette. En plus de l'histoire événementielle indispensable à une bonne compréhension, l'auteur souhaite éclairer l'énigme de ce peuple qui réside peut-être dans une identité terriblement complexe.

No pub



★★★★☆

Luc Laurentin

Eyrolles, 194 p, 18 €

Un livre, une hypothèse. Un jour tous les acteurs de la publicité, par la voix de Maurice Lévy (PDG de Publicis), décident d'arrêter le travail afin de rétablir l'équilibre, qu'ils considèrent perdu, entre eux, agences, free-lance, cabinets conseil, et des annonceurs imperméables aux principes de la création publicitaire.

Le but du jeu, alors, pour le lander-nau économique « pris en otage », est d'enrayer un processus qui mine rapidement le pays. Parce que sans affiches sur les murs, sans pleines pages dans les magazines, sans spots sur les écrans, nos villes ressemblent vite à des cauchemars. En même temps que ses affiches le paysage perd ses couleurs, les entreprises leurs clients, les consommateurs leurs habitudes, les internautes leur langue maternelle, les citoyens leurs repères et les politiques leur voix. Et quand les anti-pubs savourent la situation (peut-être ont-ils raison, après tout), quand d'autres la contournent (depuis Londres ou Bruxelles), Nicolas Sarkozy (dans un rôle plus

vrai que nature), Arnaud Lagardère, Martin Bouygues ou Michel Pébereau tentent de comprendre, de trouver une solution face à des grands patrons d'agence hypermotivés.

Ce livre, qui renvoie à « No logo » (le livre qui a jeté un pavé dans la marre en analysant et dénonçant les pratiques des marques) décrypte sous forme de fiction, les conséquences dramatiques, économiques et humaines, que provoquerait la suppression de tout moyen de publicité en France... Souvenons-nous que Léon-Paul Fargue, depuis le café de Flore, écrivait « *J'ai rêvé que la réclame était morte et je me croyais aveugle... On hésitait à vivre. On avait la frousse d'acheter. Le métro passait en trombe dans des gares chauves et comme déplumées. Les taxis se perdaient. Les autobus secouaient une ville indécente et creuse. Les chansonniers étaient à court de rimes. Les journaux étaient devenus illisibles et sans air...* »

Marc Sangnier



★★★★☆

Denis Lefebvre

Mame, 330 p, 22 €

Qui se souvient vraiment de Marc Sangnier? Cet homme de foi et d'engagement a pourtant laissé une empreinte profonde et durable dans notre société. L'auteur revient sur la vie de cet homme aux multiples facettes, une vie de lutte pour le catholicisme social et la démocratie chrétienne, et lui rend ainsi sa place légitime dans notre histoire récente.

Journaliste, homme politique, militant pacifiste, Marc Sangnier (1873-1950) ne fut pas que l'homme du Sillon. Toute sa vie, cet homme chercha à inscrire dans le champ social et politique les aspirations de l'Évangile. La fidélité à l'Église, la promotion de l'idéal démocratique et la défense du progrès social furent les constants moteurs de ses engagements. Une trajectoire du catholicisme social et de la démocratie chrétienne à travers les inspirations, la vie et la postérité d'un homme de foi dont l'action a laissé dans notre société une empreinte d'une largeur insoupçonnée. Marc Sangnier est aussi le créateur des auberges de jeunesse (1929) et l'un des inspirateurs de la démocratie chrétienne (version MRP d'après guerre et non l'actuel Modem). Le biographe a fait un immense travail d'enquête, de recherche et de documentation.

Le public fantôme



★★★★☆

Walter Lippmann

Démopolis, 192 p., 20 €

Le citoyen d'aujourd'hui se sent comme un spectateur sourd assis au dernier rang: il a beau être conscient qu'il devrait prêter attention aux mystères qui se déroulent là-bas sur la scène, il n'arrive pas à rester éveillé. Ce « spectateur sourd », écrit le grand commentateur politique américain Walter Lippmann, c'est le citoyen déboussolé de la « grande société » qui succéda, au tournant du XX^e siècle, aux anciennes communautés locales. C'est le paysan du

Midwest découvrant dans la presse que l'assassinat d'un archiduc à Sarajevo le conduisit dans les tranchées d'Europe. C'est peut-être aussi l'homme du XXI^e siècle, sommé de prendre position sur la crise financière ou la guerre en Afghanistan tout en sachant intimement qu'il n'en a pas les moyens.

Telle est en effet la thèse centrale de ce texte fameux, publié une première fois aux États-Unis en 1925 : le monde est devenu trop complexe pour que le « public » puisse s'en emparer, le discuter, se faire une opinion à son propos. Pour que naisse, le citoyen éclairé imaginé par la démocratie libérale progressiste à laquelle l'auteur lui-même adhéra dans sa jeunesse. Sous l'effet de la mondialisation des échanges économiques et de la complexification des interdépendances politiques, le nombre des « problèmes » qui se posent au public augmente. Pire : la capacité du public à les résoudre diminue.

Alors que de nombreux penseurs optimistes de la démocratie – comme Gabriel Tarde ou Charles Cooley – avaient vu dans les médias de masse un moyen de ramener les individus vers les problèmes publics, l'auteur propose une autre vue. Le public, « écœuré » devant la complexité des choses et la multiplicité des points de vue, finira « par éteindre son poste pour se réfugier dans une paisible ignorance ».

En 1920, la lecture attentive du *New York Times* n'avait-elle pas conduit le chercheur à constater que, dans les mois qui suivirent la révolution russe, ce journal avait annoncé plus de 90 fois à ses lecteurs la chute imminente du régime bolchevique ? Si le règne du préjugé remplace celui des faits, si l'objectivité commence à être définie dans les journaux non plus comme une mécanique d'enregistrement du monde extérieur, mais comme la re-

cherche d'un équilibre entre des points de vue, alors c'est peut-être la démocratie elle-même qui est en crise. Alors, pour l'auteur il s'agit en effet d'« établir la démocratie sur des bases réalistes » en sacrifiant ce poids mort qu'est devenu le concept même de « public ». Le public délibérant n'existe pas, mais des publics peuvent émerger de façon circonstancielle autour de causes précises et choisir de « s'aligner » derrière tel ou tel représentant initié, lui, au mystère de cette cause.

On a parfois caricaturé le propos de l'écrivain en faisant de lui un défenseur inconditionnel de l'expertise et de la technocratie, l'avocat d'un élitisme antidémocratique ayant choisi la mauvaise solution au problème qu'il posait. Tout en reprenant par exemple le terme de « fabrication du consensus », la gauche critique américaine, à l'image de Noam Chomsky, s'est le plus souvent construite par opposition à cette figure. La lecture de ce livre montre clairement que l'auteur ne goûte en rien la ploutocratie. Puisque la frontière qui sépare les « aveugles » des initiés est mouvante selon les problèmes envisagés, il faut en effet se préparer à ce que les experts eux-mêmes puissent être souvent des aveugles. Ce livre montre clairement la défiance fondamentale dans laquelle l'auteur tenait les membres de ce « public » à la « partialité bornée ».

Ce livre marque indéniablement un jalon dans le développement de la pensée libérale conservatrice au XX^e siècle. Du reste, le soutien apporté à sa traduction française par la Fondation pour l'innovation politique, un des lieux de réflexion de l'actuelle droite libérale française, pourrait signaler que les idées de Lippmann conservent une certaine force politique. Il est indéniable, que les problèmes abordés dans ce livre – abstention électorale, biais média-

tiques, développement de l'expertise – sont toujours contemporains.

Tendancologie



★★★★☆

Ronan Chastellier

Eyrolles, 256 p, 28 €

Notre monde de consommation est régi par la mode, l'éphémère, le renouvellement continu. Les « produits tendance » outrepassent leur concept pour devenir autre chose : une vision d'art, le support d'une pensée. Comment expliquer ces focalisations du désir, par lesquelles des individus si différents les uns des autres, sans s'être concertés, formulent les mêmes envies ? À lire les médias qui accordent une attention grandissante à ces phénomènes, tout se passe comme si les choix du plus grand nombre étaient désormais régis par une autorité aussi puissante que capricieuse : la mode. Sous leur apparence frivole, les tendances posent quelques-unes des questions les plus sérieuses de la sociologie. Comprendre les tendances, c'est percer les mécanismes de l'incitation, de la diffusion des goûts et du rôle de marqueur social qu'ils peuvent jouer. C'est surtout analyser l'articulation entre l'individu et le corps social. A chaque communauté correspond sa (ses) mode (glamour, pop, girlie...). Enfin, l'auteur montre comment les tendances peuvent libérer l'imagination des industriels. C'est l'émergence d'un « pop Business » et d'une offre alternative et créative des produits pop, colorisés et décalés.

Le moment Benoît XVI



★★★★☆

Philippe Levillain

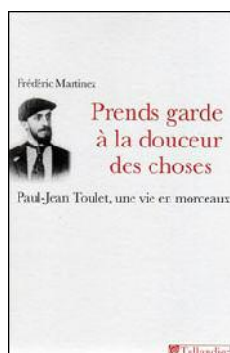
Fayard, 318 pages, 18 €

Si Jean Paul II était une sorte de « grand frère » familier des écrans, Benoît XVI apparaît plutôt comme un « grand maître », avare de mise en scène. Aussi saura-t-on gré à l'historien Philippe Levillain de publier un ouvrage qui livre les clés de compréhension d'un homme décrié et de son œuvre. À la manière de Fernand Braudel, l'auteur choisit l'histoire longue. Benoît XVI ne commence pas avec Joseph Ratzinger, mais avec Benoît XV (1914-1922), le pape de la Grande Guerre, et ces sept papes du XXe siècle qui tous, plus ou moins, ont eu à affronter la guerre « de la tranchée à l'arme atomique », le terrorisme, « la mise en cause radicale de l'Église, ébranlée dans ses fondements doctrinaux et son style ». Benoît XVI les récapitule tous. Ce livre est une somme, écrite dans une langue élégante et savante. Derrière le pape en fonction, l'auteur déroule un siècle d'histoire de l'Église, son dessein théologique, sa manière de gouverner les âmes. Avec une connaissance encyclopédique des derniers pontificats, l'historien décrit les règles d'airain des conclaves. Il livre quelques secrets du dernier (18-19 avril 2005). Puis il retrace la formation intellectuelle du pape, dresse le bilan de ses relations avec Jean Paul II, et analyse les trois premières années de son pontificat.

Sonnant juste, ce livre permet d'éviter les fausses pistes et les juge-

ments assassins, de discerner les éléments de rupture et de continuité. L'auteur propose une nouvelle lecture du discours de Ratisbonne (12 septembre 2006). Celui-ci ne serait, en substance, que la répétition de celui de Benoît XV à l'heure de Verdun : « Un adieu aux armes, au nom de la Raison, dans la lumière de la Foi. » La tâche de Benoît XVI serait donc d'en assumer, quarante ans après, les « grandes espérances » et les « grandes déceptions ». D'où sa volonté d'en défendre l'interprétation « en continuité » avec la tradition de l'Église.

Prends garde à la douceur des choses



★★★★☆

Frédéric Martinez

Tallandier, 352 p, 20 €

Inspiré par le poète Paul-Jean Toulet, l'auteur s'attarde sur la vie de cet écrivain, inventeur de la poésie dissymétrique. Du Béarn à Paris, en passant par l'île Maurice, l'Algérie, l'Indochine ou le Japon, il raconte ses amis, ses amours et ses créations. À la lecture de ce livre on perçoit combien l'auteur des Contre-rimes, est un sentiment, un état d'âme.

Son français est une grâce. Son œuvre est une confiance. Ceux qui la reçoivent ne l'oublient pas. Contemporain de Proust, d'Apollinaire, il fut une figure du Paris 1900, un opiomane notoire et le chef de file de l'école fantaisiste. Certains de ses poèmes comptent parmi les plus beaux de la littérature française. On ignore souvent qu'il en est l'auteur. Qui était Toulet? Quels furent ses

amis, ses amours? Ce livre est une invitation au voyage.

Au fil des pages vous le suivrez à travers la France, à travers le monde; vous prendrez des taxautos et les paquebots des Messageries maritimes. Ce n'est pas une biographie. C'est l'histoire d'un poème.

L'œil d'Apollon



★★★★☆

Gilbert Chesterton

Panama, 168 p, 21 €

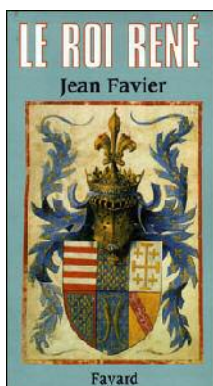
Cousin, parrain, compagnon de route, voire inventeur du roman policier moderne – même si pas mal d'autres se bousculent au portillon – Chesterton fait l'objet de nombreuses éditions en France. On le connaît d'ailleurs pour le personnage du Père Brown, prêtre catholique et détective amateur, toujours là pour résoudre les énigmes les plus tordues. Idéal pour aborder une œuvre délicieusement surannée où se côtoient les fantômes de Poe, de Lovecraft et de Wells, ce livre rassemble cinq nouvelles.

Nouvelle titre, L'œil d'Apollon est une sorte de classique. Un accident qui ressemble fort à un meurtre, un gourou illuminé, deux jeunes filles étranges, et... une explication surprenante. Malgré l'absence d'éléments surnaturels, L'honneur d'Israël Gow plonge au cœur de l'âme écossaise profonde et des croyances préchrétiennes encore présentes dans la région. Plus légère, voire drôle, Le duel du professeur Hirsh ne se raconte pas sans dévoiler la fin, mais s'y affrontent tout de même deux conceptions

du monde. L'idée contre la violence. La violence contre l'idée. Parfois l'idée contre l'idée, car la violence se fait avoir: toujours. Texte intéressant car révélateur, Les pas dans le couloir est caractéristique de l'auteur. La peur, l'angoisse, l'énigme et sa résolution presque totale (tout est dans le presque), rien ne manque. Enfin, Les trois cavaliers de l'apocalypse possède de plusieurs niveaux de lecture. On y résout un mystère, mais cette histoire à chute possède plusieurs morales.

La prose et l'ambiance des histoires distillées ici lorgnent franchement du côté du fantastique. Affirmer qu'un homme aussi bon et affable que Chesterton fut aussi un homme secret, sensible à l'horreur des choses, peut surprendre, mais son œuvre, en témoigne. Ses contes seront toujours lus, car le mystère suggéré par un fait impossible et surnaturel est aussi intéressant que la solution d'ordre logique qui apparaît dans les dernières lignes. La littérature est une des formes du bonheur, et « aucun écrivain, peut-être, ne m'a procuré autant d'heures heureuses que Chesterton », disait Jorge Luis Borges.

Le roi René



★★★★☆

Jean Favier

Fayard, 740 p, 29 €

Étonnant personnage et étonnant destin que ce René d'Anjou, fils de Louis II d'Anjou et de Yolande d'Aragon. Prince des de lys puisqu'il descend de Jean le Bon, il paraît devoir jouer un rôle de premier plan sur

l'échiquier européen. Des héritages le font duc d'Anjou et comte de Provence, duc de Bar, mais aussi roi de Jérusalem et de Sicile, ce qui veut dire roi de Naples (1435). Son mariage avec Isabelle de Lorraine, en 1420, le fait duc de Lorraine. Il se verra roi d'Aragon, voire de Hongrie. Et il est le beau-frère de Charles VII, l'oncle de Louis XI. Il se montre courageux à la guerre. C'est un chevalier. Il soutint Charles VII contre les Anglais. (Charles VII avait épousé sa sœur Marie). Fidèle parmi les fidèles, il assiste au sacre de Reims en 1429. Ami de toujours du roi et homme de confiance, il contribue à l'arrêt des luttes franco-anglaises en jouant un rôle actif dans les négociations de Tours. Il marie sa fille Marguerite d'Anjou à Henri VI d'Angleterre en 1445. Mais la chance n'est pas pour lui. Il ne lui restera que l'Anjou et la Provence.

C'est là qu'il trouve le bonheur, entre Angers et Saumur, entre Aix et Tarascon. Un bonheur simple fait des demeures qu'il construit et qu'il aménage, des promenades en des jardins fleuris et peuplés de biches et de paons, des ménageries où l'on admire ses lions et ses léopards, des parties de bateau et de pêche en rivière. Il se soucie de tout dans le détail, de la rédaction de la coutume comme de la qualité de son bétail, de l'entretien des forêts comme de la plantation des vignes, du décor des chambres comme de l'adduction d'eau courante. Attentif aux besoins des plus humbles, il laissera le souvenir du « bon roi René ». Il aime la fête, la musique, les parures somptueuses. Il fonde l'ordre du Croissant. Des tournois qu'il organise, il fait un livre à la gloire de la chevalerie. S'entourant d'artistes parmi les plus grands, il inspire les peintres et les enlumineurs comme les brodeurs et les orfèvres. Il passe commande, il achète, il offre. Poète de talent, il compose un Livre du Cœur d'Amour épris (1457) dans la tradition de l'amour courtois, mais où la quête

de la Dame se déroule en un roman d'aventures riche de portraits vigoureux et d'épisodes pittoresques. Il fut notamment le protecteur en Avignon du peintre Nicolas Froment.

René 1^{er} mourut à Aix-en-Provence le 10 juillet 1480. Le corps du Roi René arriva en Anjou et fut enterré avec honneur

Richesse franciscaine



★★★★☆

Giacomo Todeschini

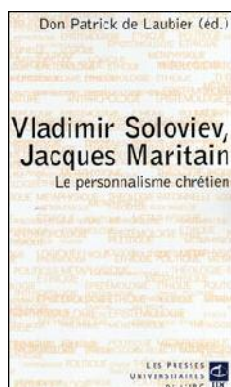
Ed Verdier, 280 p, 13,80 €

Adeptes d'une pauvreté rigoureuse et évangélique, les Franciscains sont paradoxalement amenés, du fait précisément de ce choix « scandaleux », à examiner toutes les formes de la vie économique qui se tiennent entre la pauvreté extrême et la richesse excessive en posant la distinction entre propriété, possession temporaire et usage des biens économiques.

Selon quelles modalités les chrétiens doivent-ils s'appropriier l'usage des biens terrestres? Pour répondre à cette question, les Franciscains furent nombreux, depuis le XIII^e siècle, à écrire sur la circulation de l'argent, la formation des prix, le contrat et les règles du marché. La parabole des talents, notamment, est forte utile dans l'analyse de cette problématique. Dans ce cadre, la figure du marchand actif, qui sait faire fructifier par son travail et son commerce un capital –en soi dépourvu de valeur– s'affirme positivement dans la mesure où elle contribue à la croissance d'un

« bonheur citadin ». À l’opposé, la figure du propriétaire foncier, de l’aristocrate qui conserve pour lui-même, thésaurise et ne multiplie pas la richesse apparaît comme stérile et sous un jour négatif. La réflexion franciscaine est donc à l’origine, avant même l’éthique protestante étudiée par Max Weber, d’une grande partie de la théorie économique européenne et, en particulier, de l’économie politique qui considère que les richesses de ceux qui forment la communauté civile sont une prémisses fondamentale du bien-être collectif.

Soloviev, Maritain et le personalisme chrétien



★★★★☆

Patrick de Laubier

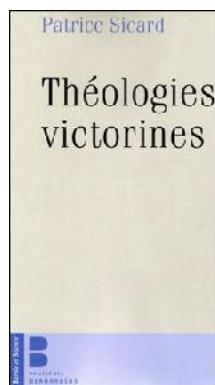
DDB, 200 p, 18 €

Vladimir Soloviev (1853-1900) et Jacques Maritain (1882-1975) sont des philosophes pour aujourd’hui et pour demain. Ils ont laissé des œuvres considérables par leur originalité, leur profondeur et la qualité de leur style. Célèbres, puis un peu oubliés, ces deux penseurs ont cherché la vérité. Ni Soloviev ni Maritain n’ont eu d’ailleurs des carrières académiques classiques. La liberté que donne une vie dispensée d’obligations administratives a probablement favorisé leur remarquable créativité. L’un et l’autre ont aimé non seulement le Christ, mais aussi son Église tout en ayant des appartenances confessionnelles différentes.

Cet ouvrage est le fruit de deux colloques tenus successivement à

Moscou et à Kiev en 2006. Il s’agit de faire mieux connaître Soloviev en Occident et Maritain en Russie ou en Ukraine. C’est une manière de dialogue entre deux inspirations que l’on pourrait rattacher à Platon dans le cas de Soloviev et à Aristote avec Maritain, mais aussi et surtout à un personalisme chrétien qui les caractérise. L’auteur donne quelques indications sur le personalisme chrétien dans la pensée russe des XIX^e et XX^e siècles en Russie et dans la Diaspora. Le thème de la « personne-en-communion », à l’image de la Trinité est central dans la théologie, la philosophie religieuse et la grande littérature, avec parfois une ampleur prophétique pour les temps nouveaux.

Théologies victorines



★★★★☆

Patrice Sicard

Parole et Silence, 244 p, 18 €

En 1108, Guillaume de Champeaux, abandonne la direction de l’école cathédrale de Paris pour mener, avec une poignée d’étudiants, une vie d’ermite sur les pentes alors désertes de la Montagne Sainte-Genève. En quelques dizaines d’années, le groupe de scholares devient une puissante abbaye de chanoines réguliers et l’une des écoles les plus remarquables de l’occident médiéval, par la stabilité d’une longue lignée de maîtres, la diversité des domaines où ils se sont illustrés et l’étendue de leur fécondité jusqu’à la fin du Moyen Age. Neuf siècles après la fondation

de Saint-Victor de Paris, cette fécondité multiforme continue d’étonner.

Quel est donc le secret du rayonnement qu’à travers Hugues, Adam, André, Richard, Thomas Gallus et bien d’autres moins connus, l’abbaye parisienne a exercé dans des champs aussi divers que l’histoire des méthodes pédagogiques, des bibliothèques, des sciences et techniques, de la géographie, de l’historiographie, de l’exégèse biblique, de la systématisation théologique, de la réception du Pseudo-Denys, de la spiritualité, de la poésie liturgique, de la pastorale et de la discipline du comportement? Quels sont les causes, les moyens et les relais de cette influence? Comment se décline-t-elle selon les siècles, les milieux touchés et les genres pratiqués? En discernant à Saint-Victor un rôle d’initiateur dans toutes ces régions de la vie intellectuelle ou religieuse, les historiens sont-ils prisonniers d’une erreur de perspective, cèdent-ils à un effet de mode, ou bien y a-t-il réellement un « miracle victorin »?

Réunies à l’occasion du Neuvième centenaire de la fondation de l’abbaye et de l’École de Saint-Victor (1108), les études recueillies dans ce volume en présentent ou illustrent des aspects saillants. Ce livre est donc une présentation des principaux aspects de la pensée doctrinale développée à l’abbaye de Saint-Victor. On y découvre le projet encyclopédique, la pensée victorine en matière d’architecture (autour de Hugues et Richard de Saint-Victor), les réflexions sur l’Écriture sainte, sur les rapports de l’action et de la contemplation et la sacramentalité de et dans l’Église.

Cet opus incluse également une étude sur l’acte de « traduction » de l’Écriture dans la tradition théologique ou spirituelle et sur l’histoire de la doctrine de la sacramentalité de l’Église. Elles sont ainsi un vivant témoignage pour aujourd’hui des attitudes intellectuelles que les victorins nous ont léguées.